

faisait route vers l'Inde par le Cap de Bonne Espérance. En 1504 les Basques, les Normands et les Bretons, qui pêchaient sur les bancs, visitèrent Terreneuve. En 1506, Jean Denis, pilote de Honfleur et en 1508, Thomas Albert de Dieppe entrèrent dans le golfe et probablement dans le fleuve Saint-Laurent.

En 1518, le baron de Léry et de Saint Just, dont il ne faut pas faire deux individus comme quelques écrivains ont fait, partit avec quelques navires pour aller fonder une colonie et il mit pied à terre sur l'Île-de-Sable, à 28 lieues des côtes de l'Acadie ; mais son entreprise fut bientôt abandonnée.

François I, qui disait qu'il aurait bien voulu voir le testament d'Adam, en vertu duquel ses frères d'Espagne et de Portugal voulaient s'approprier toute l'Amérique, chargea Véazzani d'une expédition vers les côtes de ce continent. Parti de Bretagne avec un seul navire, Véazzani visita les côtes du Nord de l'Amérique depuis le 34^e degré—(latitude de la ville actuelle de Welington, dans la Caroline du Nord)—jusqu'au-delà du Cap Breton et près de Terreneuve. Il visita une foule de ports et entre autres, d'après la description qu'il en fait, le port de New-York actuel. Partout il planta le drapeau de la France, prenant possession du pays au nom de son souverain.

IV.

La fin du quinzième siècle avait donc été marquée par une foule de découvertes : de hardis navigateurs avaient fait connaître les îles de l'Atlantique et les côtes d'Afrique ; d'autres avant eux avaient même visité Terreneuve et le nord de l'Amérique ; mais Colomb seul fit de ce continent une acquisition pour l'Europe :—les autres avaient dû beaucoup, quelques-uns tout, aux hasards et aux accidents ; Colomb seul devait son immense conquête à l'idée.

Voilà pourquoi la grande figure de ce découvreur, qui dut son génie à sa foi ardente et à son courage, domine dans cette assemblée de grands hommes qui ont honoré cette grande époque. Si de la contemplation du héros, on descend, dans Christophe Colomb, à l'examen de l'homme comme caractère, on y trouvera tout ce qui peut honorer une belle carrière, le sentiment religieux, la piété tendre et confiante, la patience et la force.—Rien n'a manqué à cette grande gloire, pas même le malheur produit par l'ingratitude des hommes : Colomb avant sa mort, a vu ses bras chargés de chaînes, et celui qui avait agrandi le monde fut relégué dans une étroite prison.

Charlevoix parle de trois voyages que, selon lui et d'autres auteurs, Véazzani aurait fait en Amérique, un en 1523, un en 1524 et un en 1525. De ces voyages, si rapprochés les uns des autres, un seul est véritable et c'est celui qui se trouve constaté dans la lettre de Véazzani, à François Ier, lettre conservée comme on l'a vu par Hakluyt. Ce voyage commença en 1523, puis interrompu par une relâche, en Bretagne, nécessitée par des avaries, fut marqué par une expédition à Madère d'où Véazzani partit pour l'Amérique.

Dans ce voyage qui fut terminé en 1524, Véazzani visita, comme on l'a dit, une partie des côtes Atlantiques de l'Amérique du Nord et partout où il mit pied à terre il planta le drapeau de la France et prit possession du pays au nom de son maître, et conformément au droit public des nations. Le P. Biart dit qu'il fut véritablement le parrain de la *Nouvelle France* : car ce fut le nom qu'il donna à l'ensemble des pays dont il prit possession. Les plus anciennes cartes désignent sous cette appellation les pays qui s'étendent du Cap Breton à la Floride, qu'on indiquait comme beaucoup plus rapprochés l'un de l'autre qu'ils ne le sont en effet.

On ne sait pas comment s'écoulèrent les derniers jours de Véazzani.—C'est ici le lieu de faire remarquer que cette Italie, tant injuriée et qui cependant a produit des auteurs, des architectes, des peintres, des sculpteurs et des hommes éminents dans toutes les branches des connaissances humaines, que cette Italie, dont on dit tant de mal, a fourni à cette époque les trois plus grands découvreurs, Venise, Cabot, Gênes, Colomb et Florence, Véazzani.

Les malheurs de François Ier ne lui permirent de reprendre ses projets sur l'Amérique qu'en 1534, et ce fut alors qu'il donna à Jacques Cartier, marin de Saint-Malo, deux navires de 60 tonneaux avec 120 hommes d'équipages pour aller de nouveau à la découverte de nouvelles terres ; ou à la découverte d'un passage qui put conduire aux Indes et aux riches îles de Sigambu (Japon), indiquées par Marco-Polo, autre grand voyageur italien.

Jacques Cartier partit de Saint-Malo le 20 avril 1534,—et arriva à l'île de Terreneuve le 10 mai près de Bonavista où il ne put aborder à cause des glaces ; il prit terre à un port situé plus au nord qu'il nomma Sainte-Croix ; puis il découvrit les îles-aux-oiseaux ; puis le Labrador. Après avoir traversé le détroit de Belle-Isle il vint à Blanc-Sablon, puis à la baie des îlets, (Phélieux, maintenant Labrador) ; passa le port dit de Brest et rencontra une barque roche-

loise qui cherchait ce port et prit de lui des renseignements. Jacques Cartier passa ensuite au sud, visita la Baie-des-Chaleurs à laquelle il donna son nom et où il planta une Croix sur laquelle il grava les mots : *Vive le roi de France*.—De là Cartier cotoya la rive, allant au nord, visita l'île d'Anticosti, puis la côte nord du golfe la plus voisine de Mont-Joli, qu'il appelle Cap Tiennot dans sa relation.

Cartier fait une triste peinture du Labrador, de Terreneuve et de leurs habitants. C'est qu'en effet cette côte du Labrador a un aspect singulièrement sauvage, avec ses rochers de granit, arrondis par les flots de la mer, avec ses landes désolées et n'offrant à peine ça et là que quelques arbustes rabougris. Terreneuve au premier aspect n'offre guère un autre spectacle ; mais l'intérieur cependant est bien différent, et ses côtes et ses territoires ont une immense valeur sous le rapport de la pêche et de la chasse, dont peu de personnes connaissent la véritable importance.

Jacques Cartier ne trouva pas beaux les Esquimaux qu'il rencontra au Labrador et à Terreneuve, et de fait cette race n'est pas belle de figure ; mais c'est une race forte et vigoureuse, et bien différente, comme caractère, intelligence et vigueur, de ce qu'on a coutume de la représenter dans une foule d'ouvrages de fantaisie qui, malheureusement, sont quelquefois plus lus que les livres sérieux. Ces Esquimaux firent, avant le temps de J. Cartier, la guerre, pendant plusieurs années, aux Basques et aux Bretons qu'ils avaient d'abord bien reçus mais dont ils eurent ensuite à se plaindre.

Jacques Cartier dans sa visite au sud du golfe St. Laurent eut une entrevue avec les naturels de la Baie des Chaleurs, auxquels il fit des présents, parmi lesquels comprenaient en première ligne des haches que Cartier appelle, on ne sait pourquoi, des *mitaines*. Le chef de cette tribu des Souriquois, qui se présenta à Cartier couvert d'une peau d'ours, sembla d'abord très fâché de la croix que l'étranger avait planté sur le sol de son pays ; mais on réussit à l'apaiser, et ses deux fils consentirent à demeurer sur le navire de Cartier et à le suivre en France.

ARTHUR CASGRAIN.

(A continuer.)

EDUCATION.

PÉDAGOGIE.

COMMENT UN MAÎTRE PEUT RÉFORMER SA CLASSE.

6e article (1).

(Suite.)

Arithmétique et système métrique.—L'arithmétique est généralement la branche d'enseignement qui donne les résultats les plus satisfaisants dans les écoles ; en général aussi les enfants montrent peu d'aversion pour cette étude. Elle a, en effet, un caractère d'utilité qui frappe, et, dans les exercices dont elle se compose, elle offre une variété que ne présentent pas au même degré les autres études. Il y a pourtant beaucoup à faire dans celle-ci pour les maîtres qui veulent réformer leur classe.

Le premier soin doit être de renoncer à un enseignement abstrait et trop théorique. Dans le principe, il ne faut exercer les enfants que sur des nombres concrets, et employer, comme nous avons dit, des objets matériels, afin de leur donner une idée exacte des nombres sur lesquels on les fait opérer. Pendant longtemps, et on peut dire toutes les fois que c'est possible, il faut recourir à ces moyens, afin de rendre les quantités sensibles à leurs yeux. Dans les écoles primaires, on ne devrait donner à faire des opérations sur des nombres abstraits, que lorsque les élèves connaissent bien chaque espèce d'opération, il ne s'agit plus que de les habituer à les faire rapidement.

Mais le meilleur moyen de rendre l'étude du calcul intéressante pour les enfants est d'y joindre de bonne heure celle du système métrique. Trop souvent on attend, pour la commencer, que les enfants aient vu presque toute l'arith-

(1) Voir les Nos. 8, 10, 11 et 12, pages 134, 179, 193 et 210 de 1858, et le No. 1, page 3 de 1859.